

**HOMMAGE AU MOUDJAHID
MUSTAPHA MULLER**

**«Vivre
et laisser vivre !»**

Quoi de plus glorifiant pour un homme que de participer à la libération d'un pays, adopter sa nationalité, prendre part à sa reconstruction et rendre, enfin, l'âme au service d'une cause juste. Telle est l'histoire entre un Autrichien, Mustapha Muller, et une nation, l'Algérie.

Une cause juste n'a point de nationalité, encore moins de frontières. L'histoire de la Révolution algérienne le confirme à plus d'un titre. De son vrai nom Winfried Muller, dit Si Mustapha, cet Autrichien né le 19 avril 1926 qui, après avoir séjourné quelque temps en France et fait connaissance avec la cause algérienne, rejoint les frontières algéro-marocaines en 1956 pour s'engager pleinement dans la guerre de Libération nationale. La suspicion à l'égard des étrangers qui rejoignaient le maquis n'a point été réservée à cet homme venu épouser un idéal. Au contraire, il a pleinement contribué à la reddition des Allemands et des mercenaires d'autres nationalités qui ont déserté l'armée française. Et c'est Abdelhafid Boussouf qui a, autrefois, témoigné de la bravoure et des missions accomplies par cet homme. Aujourd'hui, c'est son compagnon de route, après l'indépendance de l'Algérie, qui rend hommage à sa mémoire. Sid-Ahmed Kerzabi, vice-président de l'association les Amis du Tassili, en collaboration avec l'association Machaâl Chahid, ont organisé hier, au centre de presse du quotidien *El Moudjahid*, une conférence en hommage à Mustapha Muller. Sid-Ahmed Kerzabi, son ami de toujours, raconte comment Si Mustapha a préféré rester en Algérie, partager la joie de l'indépendance de l'Algérie pour laquelle il a combattu, adopter sa nationalité et participer à sa reconstruction. «Pour lui, le plus dur était à venir. Panser les blessures, restaurer le pays... Il savait que tout était à refaire. Il a participé à toutes les étapes, du moins là où on avait besoin de lui. Ainsi, après avoir participé au rapatriement des personnes restées aux frontières, à partir de 1962, il chapeauta entre 1964 et 1966 le mouvement de la Jeunesse au niveau du ministère de la Jeunesse et des Sports, avant d'occuper plusieurs postes au ministère de l'Information jusqu'à 1971», témoigne-t-il. Mais ce n'est qu'à partir de 1971 que Mustapha Muller sera mis en rapport avec sa vocation réelle.

«Forestier de formation, il s'occupera jusqu'à 1979 des sports de montagne, avant d'être nommé inspecteur général des Parcs nationaux et des zones protégées. Il a beaucoup fait dans le domaine forestier, notamment avec la création du Parc national du Djurdjura. Il prendra par la suite sa retraite en 1986 pour se consacrer à la réalisation de documentaires sur l'environnement, la nature et le paysage algérien», a ajouté Sid-Ahmed Kerzabi. En décédant en septembre 1993, Mustapha Muller a laissé derrière lui son dernier documentaire, *«Vivre et laisser vivre»*.

M. M.

NOUVELLE STRATÉGIE DE DÉPLOIEMENT AMÉRICAINE

**La géo-économie en lieu
et place de la géopolitique**

«Ce n'est pas Al Assad qui dérange tant les Américains. Ces derniers ont pour objectif premier de déloger les Russes ainsi que de contenir la Chine», se sont rejoint à dire deux colonels à la retraite, MM. Bendjena et Boudhoukha, conviés hier par le Centre de recherche de stratégie et de sécurité (CRSS) à débattre de la nouvelle stratégie de déploiement américaine.

Sofiane Aït Iflis - Alger (Le Soir) - Dans cette salle exigüe où sont entassées une trentaine de personnes, plutôt des universitaires, des voix à peine audibles, faute de sonorisation, ont évoqué la prospective géopolitique et sécuritaire américaine. Le sentiment général est anti-américain. Patent. Les deux colonels de l'ANP à la retraite, qui se sont relayés au pupitre, ont néanmoins fait preuve de pédagogie pour que la passion ne prenne pas le dessus sur l'analyse politique, voire militaire sereines. Si la puissance

américaine n'est plus à démontrer, il demeurerait cependant à en saisir ce que cette puissance dicte comme conduite aux Américains. «La solution des problèmes du monde ne se fera pas sans les Américains ni contre eux.» C'est cette déclaration américaine, forte de sens, qui a structuré le raisonnement du colonel Boudhoukha. Pour lui, les positionnements des forces américains et les moyens politiques investis ne procèdent plus, comme au temps de la guerre froide, de la géopolitique et de l'idéolo-

gie mais de la géo-économie. Et ce repositionnement américain prend la direction de l'Est, principalement pour faire face au défi chinois. Le colonel Bendjena évoque la politique de «contenement» vis-à-vis de la Chine. Selon lui, les Américains ont reformulé leur stratégie selon la formule «pas plus d'une guerre à la fois». La guerre, parce que, pour leurs intérêts, les Américains recourent souvent à la force militaire. «La défense des intérêts n'est pas adossée au droit international mais à la force militaire.»

Et généralement, ce sont d'autres Etats alliés qui contribuent au financement des efforts militaires américains. «Les 2/3 des forces américaines sont basées hors des USA.» D'ailleurs, les

Américains, qui représentent à eux seuls 33% du PIB mondial, prévoient de réduire de 470 milliards de dollars leur budget militaire d'ici 10 ans. Ceci parce que, dans leur nouvelle stratégie de déploiement, ils placent la sécurité régionale en pole position. Une sécurité pour laquelle les USA mettent à contribution les Etats à travers des ententes bilatérales. Ainsi, pour l'Afrique du Nord, c'est le Maroc qui reste l'allié des Américains. Le royaume percevait 9% de l'aide américaine destinée à l'Afrique. L'Algérie ? «Tant qu'on n'aura pas d'industrie, on ne pourra pas faire de la politique. On se contentera de former des politologues», a résumé le colonel Boudhoukha.

S. A. I.

BRUXELLES DÉCODE LES MESSAGES ALGÉROIS DE LA SECRÉTAIRE D'ÉTAT AMÉRICAINE

**Le tabouret à trois piliers de M^{me} Clinton
et le kourssi, éternel, d'Alger...**

Lors de son bref séjour algérois, la secrétaire d'Etat américaine a délivré plusieurs — importants — messages, qui sont en rupture avec la traditionnelle langue de bois de la diplomatie.

**De notre bureau de Bruxelles,
Aziouz Mokhtari**

Elle n'a félicité personne, ni appuyé aucun acteur de la vie politique. Ce qui est rare, voire iconoclaste. A l'ambassade de son pays, beaux quartiers d'Alger, M^{me} Clinton a précisé le sens de sa visite.

Au XXI^e siècle, a-t-elle dit, «je conçois la société comme un tabouret à trois piliers. L'un doit être un gouvernement responsable... Un autre doit être un secteur privé vibrant, dynamique (...) et le troisième est la société civile (...)».

La relex des States n'a pas privilégié une composante sur l'autre, ni rendu hommage au président de la République, comme cela se faisait, auparavant, pour

le dossier algérien. Au contraire, que du contraire ! En évoquant le gouvernement dans sa théorie du «tabouret», elle a même ajouté une clause handicapante, un tiers bloquant en précisant que l'exécutif doit être «responsable, efficace qui rend des comptes à son peuple».

Etait-ce une allusion aux prochaines législatives algériennes ?

Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. Ce qui est sûr, par contre, c'est que le résumé de l'histoire de l'Algérie depuis 1962 fait par Hillary Clinton est des plus justes, des plus concis et des plus vrais. «Il y a cinquante ans, a-t-elle dit, l'Algérie est devenue une nation indépendante». «Maintenant, a tenu à préciser la responsable américaine, pour les 50 prochaines années, l'Algérie doit assumer sa juste place en tant que nation parmi les nations où la prospérité, la paix et la sécurité sont assurées pour les personnes». Pour l'histoire et pour compléter le calepin de M^{me} Clinton, rappelons que

les Etats-Unis étaient parmi les premières nations à reconnaître l'indépendance de l'Algérie. Ben Bella, alors président, n'a pas trouvé mieux pour les remercier qu'en décidant de rallier La Havane via New York. B. B. invoque, alors, le principe de l'extraterritorialité pour se rendre à Cuba alors qu'il était dans l'enceinte des Nations unies. Ce qui provoqua le courroux, la colère et le désappointement des USA. Ben Bella aurait pu rentrer sur Alger puis s'envoler vers Cuba. C'est, tout de même, une autre histoire.

Un diplomate en poste à Bruxelles me confie après le périple algérien de la secrétaire d'Etat que «jamais des messages n'ont été aussi concis, aussi courts et aussi significatifs que ceux de Hillary Clinton à l'ambassade US à Alger».

Bruxelles qui explique le texte de Washington à Alger, voilà encore une piste, un repère, une indication, une projection, une prospective.

A. M.

ÉVOCAATION

Pour Katia, encore et toujours

Par Ahmed Halli

Katia Bengana a été assassinée le 28 février 1994 pour avoir refusé de porter le voile. Son sacrifice interpelle encore ceux qui se sont laissés bercer par la douce somnolence de l'amnésie. Par un absurde enchaînement de l'Histoire, toute l'Algérie se voile aujourd'hui, sous la seule menace lointaine des tourments d'un enfer incertain, comparé à celui d'ici-bas. Pire encore : tout un pays se couvre aussi les yeux et les oreilles, pour ne plus voir l'image de Katia, digne descendante de Fadhma N'soumeur, pour ne plus entendre sa voix nous appelant à dire non !

Cela va faire dix-huit ans que tu es partie. Il y a encore ici des mémoires qui n'ont pris aucune ride, tout comme le souvenir de ton sacrifice qui résiste envers et contre tout. Vois-tu, Katia, les réserves de larmes de ce pays se sont épuisées, on ne pleure plus aux injonctions de la joie ni aux sollicitations du malheur. Le bonheur ne se montre plus, sauf lorsqu'il est factice et roule en quatre-quatre. Ton Algérie, j'allais dire leur Algérie, c'est un pays en proie à un deuil dont il ne connaît pas très bien la nature, ni la raison. Mais je crois bien, moi, que ce pays souffre avant tout de devoir pardonner à ses assassins, comme le ferait une mère indigne. Cette mère indigne, Katia, qui n'a pas su arrê-

ter le bras meurtrier et qui s'est empressée de l'ériger un tombeau pour y enfouir ses colères en même temps que ta dépouille. Tu as bravé la mort parce que tu ne voulais pas porter le voile, aujourd'hui les jeunes filles de ton âge se voilent pour ne pas affronter les foudres de l'inquisition islamiste. Celles qui ont l'âge que tu avais au moment de ton assassinat rituel ne comprennent pas qu'on puisse mourir pour avoir refusé de porter le voile.

C'est normal : elles ont grandi dans une autre Algérie, dans un pays formaté aux normes de ses «visiteurs». Elles sont venues au monde voilées, et leurs mères l'étaient déjà, au-dedans comme au-dehors, et pour cause. Le voile aujourd'hui, Katia, il est partout, c'est comme une ceinture de chasteté qui se porte autour de la tête, pour rassurer la mâle engeance.

C'est ce voile-ceinture qui serait l'ultime rempart contre le déshonneur, et qui empêcherait le pantalon des hommes de tomber. «Votre voile, c'est votre vertu», leur dit-on, et du coup même les petites vertus, aux enseignes bibliques, se surprennent à l'arborer.

Oui, Katia, ce pays a bien changé, mais pas comme tu l'aurais espéré à l'orée de tes dix-sept printemps, brutalement interrompus par l'ignorance et le fanatisme. Aujourd'hui, la «société civile», cette expression brandie comme pour un exercice d'exorcisme, n'est

plus. Le peuple, dont on célèbre l'amazighité, l'arabité et l'islamité comme pour mieux l'enfermer dans un carcan mortel, ne croit plus qu'aux promesses de l'Au-delà. Pour me résumer, laisse-moi te citer l'exemple de la grenouille qui ne savait pas qu'elle était cuite. C'est un conte de l'écrivain Olivier Clerc que m'a fait parvenir, en guise d'alerte, notre vénérable cheikh, Si Mohamed Baghdadi, qu'il en soit remercié : «Imaginez une marmite remplie d'eau froide dans laquelle nage tranquillement une grenouille. Le feu est allumé sous la marmite, l'eau chauffe doucement.

Elle est bientôt tiède. La grenouille trouve cela plutôt agréable et continue de nager. La température continue à grimper. L'eau est maintenant chaude. C'est un peu plus que n'apprécie la grenouille, ça la fatigue un peu, mais elle ne s'affole pas pour autant. L'eau est, cette fois, vraiment chaude. La grenouille, commence à trouver cela désagréable, mais elle s'est affaiblie.

Alors elle supporte et ne fait rien. La température continue à monter jusqu'au moment où la grenouille va tout simplement finir par cuire et mourir. Si la même grenouille avait été plongée directement dans l'eau à 50°, elle aurait immédiatement donné le coup de patte adéquat qui l'aurait éjectée aussitôt de la marmite. Cette expérience montre que : lorsqu'un changement

s'effectue d'une manière suffisamment lente, il échappe à la conscience et ne suscite la plupart du temps aucune réaction, aucune opposition, aucune révolte.»

Or, c'est ce qui nous est arrivé depuis quelques décennies, et de façon insidieuse au point de nous persuader que certains gestes, certaines pratiques font partie de notre patrimoine ancestral. Aujourd'hui, avec les nouveaux rituels, le voile est désormais la règle sur tous les terrains de la vie sociale. Tes sœurs algériennes, Katia, s'y mettent parfois dès l'école primaire, voire la maternelle, où le personnel féminin est voilé dans son écrasante majorité. Si seulement, ces femmes savaient, mais le voudraient-elles ? La grenouille n'est-elle pas déjà cuite ? pour reprendre l'exemple ci-haut. Avons-nous encore la volonté de sauter hors de la marmite ? comme nous y invite l'écrivain.

Savent-elles, les malheureuses qui croient s'assurer la félicité éternelle en obéissant à des diktats obsolètes, qu'elles font de leur vie ici-bas un enfer ? En se soumettant à l'obligation du voile, premier canon du nouvel Islam, elles renoncent à la liberté de dire non.

Elles prononcent, par leur docilité, l'absolution pour tes assassins, Katia, et pour leurs commanditaires qui sollicitent aujourd'hui nos suffrages.

A. H.